



SEVEN REIZH

"Samsâra"

France - 2006

Yaka - 73:04

PISTES :

1. Encore... (1:03)
2. Sofñj (4:48)
3. Ay Adu (5:56)
4. O Redek (10:03)
5. Qim Iydi... (6:33)
6. Awalik (3:49)
7. An Tourioù (4:16)
8. La Longue Marche (6:42)
9. A-roak (5:18)
10. Vers Ma Maison... (5:14)
11. All Loen... (3:11)
12. Perdue Au Loin... (2:50)
13. Kouezhan (5:41)
14. Samsâra (7:40)

FORMATION :

Claude Mignon

(compositions, guitares, claviers, mandole, narration, samples)

Gérard Le Dortz

(conception graphique, histoire, paroles, narration, samples)

Doro.t

(chant en breton)

Farid Aït Siameur

(chant en kabyle)

Gurvan Mével

(batteries et percussions)

Ronan Hilaireau

(piano)

Olivier Carole

(basse fretless, contrebasse)

Gwenhaël Mével

(bombardes, tin & low whistles)

Annie Gaudois

Lucile Louis

(violoncelles)

Monique Le Prev

(violon alto)

Jean-Pierre Derouard

(trompette)

François Pernel

(harpe celtique)

Patrick Raffault

(accordéon, VSL)

José Larraceleta

(guitares classique et électrique)

Sonia Fernandez Velasco

(clarinette)

Philippe Savre

(bodhran, kora, udu, zarb)

Cyrille Bonneau

(duduk)

Thierry Chassang

David Rouillard

Marius Le Pourhiet

(bidons)

Géraldine Chauvet

Même lorsqu'il a fait forte impression à sa sortie, il est rare qu'un premier album marque les esprits au point de rendre son auteur incontournable. C'est dans la plupart des cas avec le deuxième, et même plutôt le troisième, que les plus talentueux enfoncent le clou. Il est donc logiquement nécessaire d'inscrire cette montée en puissance dans une durée la plus courte possible.

Seven Reizh est l'exception - magistrale - qui confirme la règle. Si la parution de **Strinkadenn Ys** nous permet de prendre la mesure de l'importance de cette nouvelle formation, le capital de sympathie engrangé d'emblée n'a jamais déçu. A cela, deux raisons : d'une part la voie empruntée, même si elle n'était pas dénuée de références, s'avérait tellement originale qu'elle fut durablement mémorisée. Mais c'est surtout d'autre part, sa teneur mélodique qui rendit possible le prolongement des écoutes sur une telle durée. Chacune d'entre elles ajoutant son nouvel apport au plaisir attendu, il s'avérait fort motivant de renouveler l'expérience régulièrement.

Peut-être un peu dissimulée par l'aspect 'néo' (qui ne concerne guère, à vrai dire, que «Selaou», le titre d'ouverture), la profondeur de cette œuvre ne fut pas pleinement mesurée à l'époque. Notre palmarès de fin d'année 2001 en témoigne de façon éloquente. On constate effectivement un grand décalage entre les premières impressions, pourtant globalement bonnes, qui ne se concrétisaient pas franchement dans les classements des différents chroniqueurs et l'enthousiasme quasi unanime qui distingue aujourd'hui l'album comme l'un des meilleurs (sinon LE meilleur pour moi) de cette année-là.

Mais il a bien fallu amortir les frais engagés avant de se remettre à l'ouvrage, sans parler des difficultés liés à la gestion d'un si grand personnel. Le remplacement de Bleunwenn, notamment, ne fut pas une mince affaire, et n'est finalement résolu que depuis peu. Il est vrai aussi qu'à titre de comparaison, Nathan Mahl qui avait aussi débuté Heretik à cette époque, a bouclé, lui, sa trilogie en tout juste deux années. Mais malgré une réussite globale et des critiques très positives, il n'en a pas pour autant gagné une notoriété définitive. Le cheminement des Bretons est certes excessivement lent, mais par-delà les innombrables problèmes rencontrés, leurs propres valeurs continuent à prévaloir : le choix, à tous les niveaux, d'une qualité maximale contre toute facilité. C'est forcément aussi coûteux en terme de temps, que de travail et d'argent et ça ne rapporte que... toute notre estime !

Mais on peut cependant espérer que ce perfectionnisme épris de liberté (illustré encore récemment par le report du lancement de **Samsâra**) finira quand même par payer. Assez vite perçue par ceux qui ont la chance de connaître le groupe, c'est précisément cette démarche qui impose une admiration si durable qui n'est pas sans rappeler celle que nous vouons encore, trente ans après les faits, aux géants progressifs des années 70.

Maintenant, susciter l'intérêt de sorte qu'il se perpétue aussi longtemps relève certes de qualités rares, mais encore faut-il se montrer, l'heure venue, à la hauteur de l'attente. Bref, c'est peu de dire qu'après une demi-décennie de silence, le nouvel album se devait de combler notre expectative au-delà même de ce que le premier volet nous permettait d'espérer.

L'objet en main, il vient instantanément l'envie irrésistible de le rapprocher du premier volume : même format (20 x 25 cm), mais 10 pages de plus, ce qui mène quand même à 60 ! En tous cas, il n'y a pas à dire, ça en «jette» un max' sur l'étagère ! La voilà, la solution pour contourner le piratage, la fameuse «valeur ajoutée» qui échappe au téléchargement... En fait il s'agit, dans l'esprit, de redonner à l'objet-album, au-delà de la musique, un statut d'œuvre d'art comme c'était le cas au bon vieux temps des 33 tours... Un rapide feuilletage permet de constater la confirmation d'une conception graphique des plus luxueuses, mais impossible d'aller plus loin dans la lecture. C'est avec la plus grande frénésie que la galette est propulsée dans la platine...

A la première écoute, faire abstraction du premier volet n'apparaît pas concevable. Cela va de soi, de toute façon, dans le cadre d'une suite d'où est censée

(flûte traversière)

Thierry Soursas

(tambour napoléonien)

Lionel Lefournis

(caisse claire, grosse caisse & timbales d'orchestre)

Gilles Le Guillou

Yolande Bodiou

Cyrille Berthou

(bombardes, lombarde)

Meven Le Donge

Ronan Griffon

Adrien Toupain

(cornemuses écossaises)

Erwan Le Gallic

(practice chanter, cornemuse écossaise)

Marianne Le Dortz

(chant, chœurs)

EXTRAITS AUDIO :



se dégager une cohérence d'ensemble. Le problème, c'est que malgré le constat immédiat d'une plus grande maturité et d'une richesse sonore encore plus étonnante, on est proche de la déception relative à ce stade de la découverte. L'aspect mélodique risque en effet de paraître moindre par rapport au souvenir vivace de **Strinkadenn Ys**.

Nous connaissons tous ce phénomène qui dessert impitoyablement les nouvelles formations auprès de ceux qui rapportent toujours tout à leurs idoles d'hier. Se souviennent-ils seulement qu'il leur fallut jadis passer par quelques écoutes difficiles ? (et même parfois très difficiles !). Il faut donc savoir raison garder et se rappeler du cheminement déjà nécessaire à l'appréciation maximale du premier cd. Ceux qui découvrent **Seven Reizh** avec **Samsâra**, n'auront d'ailleurs pas ce problème et seront probablement encore plus positivement surpris que nous le fûmes en 2001. Mais pour eux comme pour nous, ce sera à terme le même constat d'une réussite exceptionnelle.

Fort de son expérience, le groupe a davantage appuyé ses spécificités abandonnant l'aspect le plus rock de sa musique. La coloration «néo» disparaît totalement, laissant dans un premier temps l'impression d'une plus grande inspiration celtique. En fait, ce n'est pas vraiment le cas. Si les instruments folkloriques ont pris un ascendant sur les instruments électriques (les parties de guitare, notamment, sont en net retrait, ce que l'on peut regretter un peu tant est délectable le jeu de Claude Mignon), le fond du propos n'adopte pas plus les conventions traditionnelles que sur le premier album. Nous avons simplement bien affaire à une musique purement progressive où la volonté d'exprimer, de communiquer, de créer, abolie les frontières stylistiques pour générer un propos substantiel et finalement beaucoup plus novateur qu'on pourrait le penser au premier abord.

Dans un second temps, alors que les reliefs de l'œuvre deviennent plus évidents, on pourra encore décrocher un peu sur la partie centrale (De «Qim Iydi...» (6:36) à «La Longue Marche» (6:40), le ton contemplatif et recueilli pouvant être assimilé à une certaine morosité. Il est vrai que le propos illustré ne prête pas à la rigolade, mais on s'apercevra finalement assez vite que ces morceaux, outre une beauté à couper le souffle, possèdent une luxuriance atmosphérique beaucoup plus nuancée qu'ils ne le laissent paraître. Quantité de groupes persistent à trouver leur identité à partir du sempiternel quatuor guitare/clavier/basse/batterie, mais si certains en tirent encore le plus grand profit, la réussite des uns ne saurait en aucun cas justifier l'obstination du plus grand nombre. Pourquoi diable tant de musiciens s'entêtent-ils à ignorer la formidable diversité instrumentale à leur disposition ? De ce point de vue, **Samsâra** est une véritable leçon qui nous permet de bien mesurer tout l'intérêt des choix retenus. Le groupe de base s'est un peu resserré autour des deux piliers, Claude Mignon (compositions, guitares et claviers) et Gérard Le Dortz (conception graphique et littéraire - le Peter Sinfield du groupe en quelque sorte !). Restent deux des quatre frères Mevel, Gurvan (batterie, percussions) et Gwenhaël (bombardes, thin et low whistles), Olivier Carole à la basse et le formidable chanteur kabyle Farid Aït Siameur; auxquels s'ajoutent les deux nouveaux : Ronan Hilaireau au piano et l'étonnante révélation Doro.t qui réussit le miracle de ne pas faire regretter la sublime Bleunwenn.

A lui seul ce groupe disposait déjà d'une belle palette sonore. Qu'à cela ne tienne, ce n'est pas loin d'une trentaine d'intervenants qui viennent enrichir l'interprétation des différentes compositions. De nombreux instruments plus ou moins familiers (bodhran, kora, udu, zarb, lombarde, doudouk...) se joignent aux éternelles bombardes, harpes celtiques, flûtes et autres cornemuses, mais celles-ci, habituellement associées aux musiques traditionnelles, trouvent ici, dans un contexte progressif (vécu à juste raison comme un vaste espace de liberté) et en confrontation régulière avec les instruments électriques ou classiques, une pertinence qui ouvre des perspectives des plus originales. Cette osmose trouve aussi un écho dans le souci d'intégrer davantage de chant kabyle, ainsi que du français. Le breton reste tout de même prédominant (et c'est tant mieux, car il reste pour le groupe un cheval de bataille) mais cette ouverture confère un aspect 'world' qui n'est pas sans rappeler les aspirations d'Alan Stivell ou de Peter Gabriel. Cette diversité sonore touche aussi le secteur rythmique (batteries et percussions, tambour napoléonien, timbales d'orchestre et même ensemble de bidons) qui conjugue avec une redoutable efficacité puissance, subtilité et inventivité. Je ne saurais mieux illustrer mon propos qu'en citant l'époustouflant «O Redek» (10:09).

Principale conséquence de cette totale maturité autant que du retrait par rapport aux contraintes rock, les influences ne sont pratiquement plus perceptibles si l'on excepte deux clins d'oeil appuyés à Wish You Were Here de Pink Floyd -

«Welcome to the Machine» pour «An Tourioù» (4:15) et la fameuse intro de «Shine On You Crazy Diamond» pour «Samsâra» (7:31). Totalement délibérés, ils sont plus qu'une marque d'humilité et de respect : l'affirmation claire d'une affiliation progressive. Il faut également souligner la qualité des arrangements et de la production globale de l'album (les quelques mois d'attente supplémentaires valaient assurément la peine), ainsi que la performance sur «Vers Ma Maison» (5:14) de la petite Marianne Le Dortz (10 ans, fille de Gérard), dont la justesse du chant porté par une superbe mélodie soulève une très forte émotion.

Si la plupart du temps, un concept vise à valoriser l'ensemble d'un album, il s'avère qu'avec **Samsâra** l'inverse peut aussi se concevoir. Le récit prend une telle importance dans la forme (outre les dix pages supplémentaires, les caractères employés sont aussi plus petits) comme dans le fond, qu'il peut s'envisager de façon autonome. Le caractère très onirique de **Strinkadenn Ys** est reconduit, mais dans une approche qui s'apparente désormais davantage à la science-fiction qu'à la légende mythologique. Sans vouloir en dévoiler le contenu, on peut toutefois affirmer que les thèmes, développés sous la forme d'une longue parabole, possèdent une profondeur qui invite notre propre réflexion. Cette histoire pourrait fort bien faire l'objet d'une adaptation cinématographique (comme il en fut un temps question pour *The Lamb Lies Down On Broadway*, auquel on peut la rapprocher par certains aspects). En attendant le budget approprié, on se contentera des superbes illustrations qui parviennent avec des moyens réduits à nous inoculer le rêve que l'on saura, sans problème, réinvestir par la suite dans l'audition de la musique...

Même si une trilogie compte (sauf erreur de ma part) trois parties, et que le proverbe veut qu'il n'y ait «jamais deux sans trois», l'investissement nécessaire à ce projet est tel que la suite ne peut dépendre que de la promotion de l'album et de l'accueil du public qui en découle. Pas un seul lecteur de *Big Bang* ne doit donc faire défaut au soutien dont le groupe a besoin.

Nous savons qu'il est toujours très hypothétique de compter sur des appuis extérieurs à la sphère progressive, mais rien n'est impossible. Outre les milieux celtiques qui pourraient enfin s'intéresser à **Seven Reizh**, les concerts qui semblent se mettre en place auront peut-être des répercussions inattendues. On peut toujours rêver, mais c'est pourtant bien ainsi qu'avait débuté l'aventure de l'Héritage des Celtes. En tous cas, c'est tout le mal qu'on souhaite à nos Bretons préférés...

Laurent MÉTAYER

Entretien avec Claude MIGNON :

Les problèmes de personnel sont-ils la seule cause du long délai nécessaire à la réalisation de Samsâra ?

Non, les problèmes pour trouver des musiciens pour telle ou telle partie ne sont pas la seule cause du long délai dont tu parles, mais trouver une chanteuse susceptible de remplacer Bleunwenn n'a pas été une mince affaire.



Par quel miracle avez-vous pu trouver une remplaçante à sa hauteur ?

Nous avons fait plusieurs essais avec des chanteuses, mais cela n'a pas été très concluant. Tant que nos yeux ne pétillaient pas, que la chair de poule ne prenait pas possession de notre épiderme, c'était que nous n'étions pas sur la bonne route... ou sur la bonne «voix» !... Bref, tout ça a pris un certain temps et, de fait, retardé le début des enregistrements studio. Thierry, l'ingé son du studio, connaissait Doro.t pour avoir fait quelques sessions avec elle. Malheureusement nous cherchions une chanteuse bretonne, ce qui n'était pas le cas de Doro. Devant nos échecs successifs, il a fallu se rendre à l'évidence, nous n'aurions pas de chanteuse bretonne. En désespoir de cause nous avons décidé dans un premier temps, d'effectuer quand même un essai studio pour vérifier si sa voix pourrait s'intégrer à l'univers de *Seven Reizh*. Quel choc ce fut ! Nous avons tout de suite été séduits, et la chair de poule dont je parlais plus haut ne s'est pas faite attendre. Doro s'est mise à improviser sur un des morceaux et elle nous a tout de suite pris en otage. Sa voix passait par tout

ce que nous recherchons, de la douceur à la folie, puis à la sensualité, elle savait tout faire, tout interpréter et son grain de voix nous enchantait. De plus, elle donnait un relief moderne au morceau.

Ce bout d'essai a donc été très concluant, mais il restait un problème de taille : le breton. Malgré tout cela, Doro.t nous a une fois de plus convaincus qu'elle était prête à relever ce défi - elle a chanté par ailleurs sur d'autres projets intégrant diverses langues. Parallèlement, nous avons fait la rencontre de Gweltaz Adeux, chanteur du groupe E.V et prof de breton. Celui-ci a bien voulu relever le défi de «coacher» Doro.t et d'être présent à chaque séances studio. Non seulement nous avons fait une rencontre exceptionnelle avec ce personnage d'une gentillesse et d'une ouverture d'esprit incroyable, mais en plus, ce défi a été très payant car Doro a appris le Breton phonétiquement, et les résultats ont été au-delà de nos espérances, Gweltaz lui-même affirmant qu'elle serait encore mieux comprise qu'une bretonne «de souche» !

Le long délai pour la réalisation de Samsâra s'explique aussi par le travail que nous effectuons avec Gérard en amont, à savoir bâtir un plan, une architecture globale de ce que seront les différentes ambiances de l'album. Les arrangements d'un morceau peuvent être multiples et nous choisissons celui qui nous semble le plus cohérent avec ce que nous voulons transmettre comme émotion. Il faut également définir la langue choisie (kabylo, breton, français), ce qui peut totalement changer l'approche mélodique d'un morceau. En somme une approche longue et fastidieuse pour arriver à nos fins. Et puis le travail d'écriture de Gérard est également un long cheminement (une longue marche...) où il ne faut pas brûler les étapes.

Y aura-t-il bien un troisième volet ? Celui-ci a-t-il des chances de suivre le second de plus près ?

Nous espérons bien évidemment qu'il y aura un troisième volet à notre aventure, mais cela ne dépend pas de nous. Il nous faut impérativement rembourser les lourdes dettes que nous avons contractées, puis faire un bénéfice pour pouvoir le réinvestir dans le troisième album comme nous l'avons fait pour Samsâra... Nous serions vraiment déçu que cet album ne suive pas le même chemin que Strinkadenn Ys, d'autant que nous le trouvons plus mature et plus personnel. D'autre part malgré notre âge bien avancé (!), nous avons fait quelques progrès en cinq ans et avons eu la chance de bénéficier de la participation de musiciens aussi exceptionnels que variés. Nous ne pouvons nous prononcer sur les délais du prochain volet de la trilogie. Il reste beaucoup d'étapes à franchir. Malgré tout, un certain nombre de morceaux n'attendent qu'un signe pour commencer la danse, mais il faut qu'ils aient également leur place dans l'histoire et ça, c'est encore une autre histoire...

Comment voyez-vous l'avenir du groupe au delà de cet ambitieux projet ?

Question délicate ! On ne se l'est encore jamais posée. A part faire une quadrilogie sur un autre thème, je ne vois pas !... Plus sérieusement, on n'en est franchement pas là. Si nous arrivons à terminer cette trilogie, ce sera déjà énorme et ça nous aura pris la bagatelle d'une douzaine d'années (à peu près) en tout. Et puis cela dépend tellement (aussi) des rencontres futures. C'est difficile de s'inscrire dans cette perspective, mais je pense que j'aurai, maintenant que j'y ai goûté, toujours l'envie de faire partager des émotions musicales.

Quel fut l'écho du premier album dans le milieu du folk celtique (alors très populaire) ?

Très peu d'écho, ou alors en forme de... «delay». Personne n'est prophète en son pays, et c'est vraiment notre cas. Nous pensions de façon naïve et candide que l'effort d'avoir travaillé les traductions globales de Astringence Es en breton aurait tout de suite intéressé les milieux bretonnant et nous aurait fait connaître. Nous attendions beaucoup de certaines maisons de distribution bretonnes très influentes (que je ne citerai pas) pour nous donner un coup de pouce. Force est de constater qu'après plusieurs tentatives, toutes ont avorté. Nous avons eu plus de chance avec les petits magasins de disques et livres qui nous suivent depuis le début, comme «Ar Bed Keltiek» à Quimper par exemple. Comme nous ne nous inscrivons pas dans une démarche typiquement traditionnelle musicalement parlant, les labels bretons se sont sans doute demandé de quelle planète on venait ! Malgré tout, lors du cocktail de présentation de Samsâra en Bretagne, nous avons eu la surprise d'avoir la présence de Dan Ar Braz, qui nous a dit avoir aimé notre travail. Nous qui sommes fans, ça fait plaisir !

La dimension folk plus prononcée (du moins d'un point de vue instrumental) de Samsâra ne vous donne-t-elle pas l'occasion d'être davantage promotionné dans ce milieu avec, pourquoi pas (soyons fou !), une participation au festival interceltique de Lorient ?

Je ne trouve pas, personnellement, que Samsâra ait une dimension plus folk que Strinkadenn Ys, sans doute est-il plus world et plus «ouvert» à d'autres instruments et sans doute moins marqué par mes démons progressifs... Ceci dit, il semble que Seven Reizh suscite de plus en plus d'intérêt dans les milieux bretons. Il est encore trop tôt pour le dire, mais un certain nombre de personnes influentes semblent, sinon découvrir notre musique, du moins accepter le potentiel qui pourrait être le notre d'un point de vue musical breton. Nous sommes actuellement en pourparlers avec plusieurs festivals dont le festival de Cornouaille mais... chut... on est superstitieux en Bretagne !

Avez-vous des contacts avec les ténors de la musique celtique française (Stivell, Dan Ar Braz, Prigent, etc.) ? Quel est votre point de vue sur la scène celtique actuelle qui semble un peu en perte de vitesse ? (De notre côté, on serait tenté de penser que d'autres auraient intérêt à suivre votre exemple, votre progressisme étant synonyme d'ouverture, d'exploration... Qu'en pensez-vous ?)

Comme je le disais plus haut, nous avons eu quelques contacts avec Dan Ar Braz et ce dès Strinkadenn Ys, mais nous ne cherchons pas forcément la participation de vedettes pour nous faire connaître. Il est (était ?) devenu à la mode d'appeler tel ou tel pour une prestation, mais cela donne automatiquement une touche moins personnelle au projet. Bon, si Stivell nous le demande gentiment, faut voir !

En tout cas nous apprécions beaucoup les trois personnes que vous citez. Stivell reste une référence pour nous (il faut avoir écouté Brian Boru ou la Symphonie Celtique) et sa démarche en tant que «citoyen du monde» est aussi la nôtre. La démarche d'ouverture musicale de Denez Prigent nous a également beaucoup plu, et le live Live Holl a-gevret! ou Sarac'h sont vraiment des références. Je ne crois pas que la scène celtique soit en perte de vitesse, sans doute que le «grand» public s'y intéresse moins car les modes passent, mais la Bretagne continue son bonhomme de chemin avec ou sans mode. Il y a beaucoup d'excellents artistes comme Red Cardell, Soig Sibénil, qui soit dit en passant est un des meilleurs guitaristes que je connaisse, souvent très proche du jeu d'un Gordon Giltrap que certains d'entre vous doivent bien connaître. Et puis d'autres musiciens comme Didier Squiban ou comme Jacques Pellen qui lui est très influencé par un de mes autres guitaristes préférés, Pat Metheny. Et puis nous adorons des chanteuses comme Loreena Mac Kennit si l'on veut traverser la manche...

Pour revenir à la deuxième partie de votre question concernant la perte de vitesse de la scène celtique, je dirais qu'en effet nous sommes dans le creu de la vague celtique, mais comme pour la musique dite progressive je ne pense pas que la solution soit justement de copier ou de suivre un exemple. On l'a trop vu dans le prog, tous ces groupes qui refont «Supper's Ready», peut-être même mieux que l'original, mais qui ne marchent pas pour autant... Je pense qu'il faut essayer de développer sa propre démarche et d'améliorer constamment son propos. Mais c'est un voeu pieu, et sûrement pas évident quand il faut faire bouillir la marmite ! Nombre d'artistes dans la musique celtique ou progressive essayent évidemment de concilier les deux : recettes à succès et originalité, mais je n'ai pas la solution. Pour Seven Reizh c'est plus simple puisque nous n'attendons pas après le groupe pour vivre... Ceci dit, nous serons quand même rapidement rattrapés par la réalité si nous ne vendons pas nos albums. C'est évidemment le grand dangers qui nous guette et qui pourrait nous empêcher de poursuivre...

Y-a-t-il toujours autant d'intérêt, en Bretagne, pour la langue bretonne ?

Oui, la langue bretonne reste toujours dans une certaine actualité en Bretagne, notamment à travers des chanteuses, disons, plus populaires, comme Nolwenn Corbel (non, pas Leroy !) ou plus... disons, internationaux, comme Stivell ou Denez Prigent. Il existe des radios en langue bretonne (qui nous passent régulièrement par ailleurs), il existe aussi une volonté de ne pas oublier ce patrimoine qui a souvent été soumis à rude épreuve. Nos grand-parents ont connu les écriteaux où était inscrit «il est interdit de cracher et de parler breton» ! Malgré toute cette histoire, nous ne nous portons pas en étendard de la Bretagne, nous voulons juste faire une musique où se retrouvent nos racines et rendre hommage à cette langue si belle à chanter.

Y-a-t-il une intention particulière derrière le double clin-d'œil à l'album Wish You Were Here, alors que par ailleurs on constate la disparition des références, le groupe affirmant magistralement son originalité ?

Comme tu le dis, il s'agit d'un clin-d'œil. Avec Gérard, nous nous sommes souvent dit que s'il ne devait en rester qu'un, pour nous, ce serait Pink Floyd. Nous avons fait pour le plaisir il y a quelques années, un «palmarès» de nos 10 meilleurs albums de tous les temps, et nous avons été surpris de constater que notre

«number one» à tous les deux était The Wall alors que d'autres disques nous semblaient pourtant meilleurs, mais il s'imposait à nous comme une évidence... Et puis Reizh veut aussi dire (en forçant un peu le sens) «équilatéral» en référence à Dark Side of the Moon et son triangle (voir notre logo), mais nous allons beaucoup mieux maintenant et on se sépare petit à petit de nos «pères». En tout cas merci pour l'originalité...

Pensez-vous que l'ostracisme vis à vis des musiques progressives est en passe de tomber ?

Non, je ne crois pas, et pour plusieurs raisons. Je pense que pour beaucoup de gens, elle est synonyme de «prise de tête» et encore plus à notre époque où l'on consomme à vitesse grand V, la musique comme le reste. Les habitudes, voir les standards musicaux sont axés sur l'absorption et la digestion rapides. Or les grands albums se dégustent lentement. Je me souviens que lorsque j'écoutais le nouvel album d'un de nos groupes fétiches (Floyd, Genesis, Jethro Tull, Supertramp ou Neil Young), il passait et repassait sur la platine. Nous le connaissions par coeur, souriant presque de ce qui allait venir et qui allait nous envoyer au septième ciel. Ces Wind and Wuthering, Ommadawn, Thick as a Brick et autres Zuma, on les tournait et retournait jusqu'à ce qu'ils rendent l'âme. Aujourd'hui, on donne à combien d'albums, la possibilité d'avoir une... p*** d'âme, d'être reliés à des souvenirs ou pourquoi pas, à une période de sa vie ?! ? J'ai l'impression que maintenant il y a une telle offre musicale (ce qui est très bien d'un certain point de vue) que nous n'avons plus le temps de nous arrêter sur un album. Ceci est un premier aspect des choses.

Et puis il faut bien l'avouer, l'ostracisme contre le prog vient aussi de nous-mêmes. Combien d'albums s'ingénient à répéter où à plagier les grands anciens sans en avoir l'âme, ni la pertinence ? Et le prog qui était, «avant» (avant 1980), synonyme de qualité et d'originalité, est devenu souvent un ramassis de poncifs et de redites. C'est peut-être notre cas d'ailleurs ? A vous de juger !...

Où en est votre projet de DVD ?

Nous avons sorti parallèlement à Samsâra un DVD avec un 'making of' de l'album, ainsi que trois clips vidéos. Il s'agit des morceaux «Ay Adu», «La Longue Marche» et «A-Raok». Pour «Ay Adu», la version proposée est une version alternative plus longue que sur l'album (la partie d'enregistrement des bidons). Ces bidons de fer, type bidon à pétrole, interviennent également sur le morceau «Samsâra». Nous sommes allés les enregistrer dans une usine de traitement du granit en Bretagne (les descendants d'Obélix quoi !), pour avoir la réelle «reverb» de cet endroit très spécial. Nous y avons également tourné une partie du clip «Ay Adu», sur lequel on peut voir ces fameux bidons.

Aura t-on la chance de vous voir un jour sur une scène jouer l'intégralité de la trilogie ?

Euh... l'intégralité peut-être pas, si le troisième dure autant ça ferait plus de 3h30, tout le monde va s'en... dormir, non ? Bon ben d'accord !... Disons que, plus sérieusement, toute notre énergie est actuellement concentrée sur ce sujet. Un organisateur de spectacle de la scène bretonne a mis le feu aux poudres en initiant et apportant sa contribution à un projet de création scénique en Bretagne, avec vidéo, son et lumière. Deux autres partenaires apportent d'ores et déjà la moitié de la somme nécessaire à ce projet. Nous sommes actuellement en pourparlers avec deux partenaires supplémentaires, pour peut-être boucler le budget. Tous les musiciens contactés ont d'ores et déjà répondu positivement et avec enthousiasme à l'appel, ce qui nous ravit. Dans ce cas nous ferions plusieurs concerts en Bretagne et cela pourrait débloquer et lancer la machine pour nous produire ailleurs. Mais tant que les derniers partenaires n'auront pas confirmé, je préfère ne pas trop y croire...

Nous pouvons nous permettre maintenant de vous livrer une anecdote marrante, puisqu'elle sera effective sur le numéro Rock Hard de décembre. Grâce à l'entremise de Bertrand Pourcheron, nous avons été à deux doigts de faire la première partie des dates françaises de Marillion. Bertrand, qui a rencontré sur plusieurs jours Steve Hogarth pour les besoins de son magazine, lui a fait découvrir Samsâra. Celui-ci a été visiblement séduit par la musique puisqu'il était partant pour cette première partiesi les autres musiciens de Marillion étaient d'accord. Nous avons appris qu'ils ont beaucoup aimé l'album, surtout Steve Rothery. malheureusement, le nombre de nos musiciens leur pose un réel problème technique que nous comprenons fort bien. Avec une première partie à 14 musiciens suivie du groupe vedette à cinq musiciens, ça le fait pas !... Mais le plaisir de savoir qu'ils ont apprécié notre musique est quand même important pour Gérard et moi qui avons beaucoup aimé nombre de leurs albums.

